



HAL
open science

Le Tiers Livre de Rabelais et la pensée complexe d'Edgar Morin

Patrick Mathieu

► **To cite this version:**

Patrick Mathieu. Le Tiers Livre de Rabelais et la pensée complexe d'Edgar Morin. Humanismes, anti-humanismes et littérature (XIV-XXIe siècles), Jun 2019, Aix (Aix-Marseille Université), France. hal-04396074

HAL Id: hal-04396074

<https://amu.hal.science/hal-04396074v1>

Submitted on 15 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le *Tiers Livre* de Rabelais et la pensée complexe d'Edgar Morin

Patrick MATHIEU

Sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme.
(François Rabelais, *Pantagruel*, éd. Garnier, chap. VIII)

Introduction

C'est en relisant *L'Éthique*¹ que je me suis rendu compte des convergences entre la pensée d'Edgar Morin² et celle de Rabelais dont le *Tiers Livre*³ est en quelque sorte l'illustration, par les situations heuristiques déployées (avec leurs limites) et par la finalité à atteindre, celle d'une connaissance heureuse valant morale.

La « pensée complexe »⁴ d'Edgar Morin ne dissocie pas morale, religion, science, et politique, pas plus que ne le fait celle de François Rabelais. Leur rapprochement en cet article m'a donc paru naturel. Ayant bien perçu le besoin éthique de la Renaissance, Morin écrit :

L'autonomisation de l'esprit permet au philosophe, tout en la respectant, de dépasser l'éthique communautaire [...]. L'universalisation de l'éthique pour tout être humain, quelle que soit son identité, ne commencera qu'avec les grandes religions transculturelles comme bouddhisme, christianisme, islam, et, enfin avec l'humanisme européen, mais cet universalisme demeurera limité, lacunaire, fragile et sera sans cesse refoulé par les fanatismes religieux et les ethnocentrismes nationaux. (*L'Éthique, op. cit.*, p. 19)

Il conclut ainsi :

Les progrès de la conscience morale individuelle et ceux de l'universalisme éthique sont liés. (suite du précédent)

Si l'Histoire a fait que la pensée humaniste n'a pas permis ce développement éthique souhaité, si l'histoire a relégué des grandes œuvres dans le seul domaine littéraire ou artistique alors qu'elles avaient vocation à éclairer durablement la conscience des peuples, on doit le regretter et faire le nécessaire pour les réhabiliter. Le *Tiers Livre* de François Rabelais est en effet plus qu'une œuvre humaniste : elle possède, selon les critères mêmes d'Edgar Morin, cette capacité de soulever d'heureux problèmes, ceux de la connaissance de la science, et de la connaissance de la connaissance, c'est-à-dire, ce que nous pouvons et devons apprendre – ainsi que la manière de le faire. À l'heure du développement scientifique global (militaro-nucléaire, chimico-pharmaceutique, génétique...) incontrôlé, cette éthique finale ne peut être que l'aboutissement d'une « pensée complexe » présente dans le *Tiers livre*. Elle contient aussi une « écologie de l'action »⁵ dans la mesure où elle envisage d'un point de vue pratique les conséquences des actes (pour Panurge, l'acte du mariage).

¹ Edgar Morin, *La Méthode 6. L'Éthique*, Seuil, 2004.

² Dans son *Introduction à la pensée complexe*, Morin parle des romanciers ayant envisagé cette complexité, mais il fait référence aux romanciers du XIXe siècle uniquement (*Introduction à la pensée complexe*, Seuil Essais, [1990], 2005, p. 77).

³ Rabelais, *Le Tiers Livre*, Livre de poche, Bibliothèque classique, 1995.

⁴ La pensée complexe refuse le paradigme de simplification (disjonction et réduction) ; elle peut s'appréhender par trois principes, celui du dialogisme (opposition / complémentarité), celui de la récursivité (chaque chose est à la fois cause et effets), celui de l'hologramme (chaque partie est un tout, et inversement). *Introduction, op. cit.*, p. 98-100 et 103.

⁵ « [L'écologie de l'action] enseigne que toute action humaine, dès qu'elle est entreprise, échappe à son initiateur et entre dans un jeu d'interactions multiples qui la détournent de son but et parfois lui donnent une destination contraire à son intention ». Edgar Morin, *La Méthode 6. L'Éthique, op. cit.*, p. 78.

En quoi cette œuvre rabelaisienne a-t-elle plus de valeur qu'une autre œuvre humaniste, en quoi illustre-t-elle mieux la « pensée complexe » ? Les trois principes du dialogisme, de la récursivité, de l'hologramme sont présents. Le dialogisme, d'abord, fait intervenir des éléments antagoniques et complémentaires, ne les évince pas ; dans la forme et sur le fond, le *Tiers Livre* s'emploie à confronter tous les arguments *pro et contra*, dans toutes les situations. La récursivité, ensuite, est présente dans le questionnement problématique des actes humains, du libre-arbitre et de la causalité. Enfin, l'interprétation des signes, depuis « la pousse en l'oreille » jusqu'à la sybille de Panzoust ou au fol Triboulet, montre qu'aucun élément n'est séparé de son ensemble, que chaque signe est à la fois tout et partie, vérité et tromperie.

La pensée morale de Rabelais, par bien des aspects, n'est pas unique. Il y a bien des points de cette philosophie évoluant entre christianisme et stoïcisme qui sont passés dans une morale aujourd'hui commune. Le *Magna di curant parva neglegunt* de Cicéron (proche de l'adage familier « Aide-toi et le ciel t'aidera »), qui débouche sur une morale confiante de l'action - les grandes lignes de la destinée étant confiées à Dieu - est au premier abord assez éloigné de la « pensée complexe » morinienne, tout comme cette autre morale rabelaisienne, celle du juste milieu, qui doit trouver l'équilibre de l'action et de la pensée justes entre les extrêmes⁶ ; c'est la morale de l'*aurea mediocritas* prônée par l'humilité chrétienne et la philosophie antique.

En réalité, ces deux fondements religieux, moraux, de la pensée rabelaisienne sont propices au déploiement de la pensée complexe qui ne rejette pas les extrêmes mais tente de les concilier⁷. Justement, le *Tiers Livre* est un livre difficile, complexe. Le livre est difficile parce qu'il est savant ; il est complexe parce qu'il envisage presque tous les champs de la connaissance théoriques et les méthodes cognitives ; en effet, chaque savoir propose sa méthode, son chemin d'accès. Le livre est complexe surtout parce qu'il ne favorise pas telle ou telle approche et qu'il se veut aussi, de façon balbutiante et moderne à la fois, une somme épistémologique contemporaine. Il est de plus profondément dialogique, selon les termes mêmes d'Edgar Morin :

Le principe dialogique peut-être défini comme l'association complexe (complémentaire / concurrente / antagoniste) d'instances, *nécessaires ensemble* à l'existence et au fonctionnement et au développement d'un phénomène organisé⁸ (je souligne).

Le projet rabelaisien est donc complexe parce qu'il engage non Panurge, mais l'Homme. La question du mariage, telle qu'elle lui est progressivement révélée, est celle de l'individu corporel, qui jouit et souffre en son corps, mais elle est aussi celle de la filiation, du droit social et juridique, et plus largement de l'implication philosophique et mystique de l'homme par rapport à la Nature et aux Dieux. Ainsi, la question de Panurge (« Dois-je me marier ») touche aussi bien le physique que l'économique ou le spirituel. Elle appelle une réponse globale et particulière à la fois. Elle entraîne une compréhension à la fois finie et générale, individuelle et sociétale, libre et déterminée.

Sans prétendre à l'exhaustivité, non plus qu'à l'exégèse de cette œuvre fort riche, c'est donc à une lecture morinienne du *Tiers Livre* que je vais me livrer.

⁶ Cf. M. A. Screech, *Études Rabelaisiennes* XVIII, « Le Mariage de Rabelais », [1958] Droz 1992, p. 109.

⁷ Saint Paul dans son *Épître aux Corinthiens* inspire fortement Rabelais. Et si l'exégèse a varié en faveur ou non du célibat, force est de constater la portée de l'*Épître* dans son ensemble, qui ne condamne aucune position, ni la chair, ni le mariage, ni le célibat, ni les affaires du monde, encore moins l'amour de Dieu : en réalité, c'est en ce sens, croyons-nous, que Rabelais a compris la lettre, ce qui lui permet quelques libertés dans l'analyse des versets. Car l'esprit de liberté, de bienveillance, de dialogue est parfaitement respecté dans le *Tiers Livre*, justement par le refus d'une position tranchée *in absolutam*.

⁸ E. Morin, *La Méthode* 3, p. 98 (*sic*). Cf. *Méthode* 1, p. 379-380 ; *Méthode* 2, p. 372

I. La quête / l'enquête

1. La quête / Partir

Panurge, las de la guerre, décide de se marier pour de bonnes raisons, dont l'une d'entre elle est qu'il aimerait avoir femme à demeure et dans son lit. Toutefois, en pleine « Querelle des Femmes », des inquiétudes sur la dangerosité féminine lui reviennent à l'esprit et le perturbent⁹. Il va trouver son prince et ami Pantagruel afin d'arriver à se faire une idée, car l'entreprise est de taille et la chose mérite réflexion. Celui-ci, voyant l'indécision chronique de son ami, décide d'entreprendre une série de consultations savantes afin de peser les avantages et les inconvénients du mariage. Se succéderont alors différents personnages, des plus pittoresques aux plus sérieux, sans que Panurge soit conforté : le doute quant à son devenir d'homme responsable subsiste et n'ayant pu trancher le sort de leur ami, toute la cour s'embarque pour le *Quart livre*.

Cette série d'entretiens est encadrée par deux morceaux de taille, à l'*incipit* l'Éloge des Dettes, et à l'*excipit*, le Pantagruélion. Le cadre donne donc tout son sens aux dialogues et aux savants discours qui perturbent davantage Panurge qu'ils ne le rassurent.

Entre ces deux éloges a lieu une série de conférences fort comiques qui font en quelque sorte la somme intellectuelle du temps ; certaines sont délibérément incompréhensibles, d'autres sont mystérieuses ou confuses. Ainsi, le juge Bridoye, dont on ne sait finalement s'il est pour une modernisation de la justice ou pour sa décadence, s'il est sage ou fou. Sont donc moqués la philosophie, la Poésie, la magie, la médecine, la religion, la philosophie... L'enquête de Panurge est un échec, qui est dû autant aux intervenants qu'à lui-même. Le projet de Rabelais n'est pas de railler les savoirs de son temps, même s'il ne s'en prive pas : renvoyer tout le monde dos à dos, c'est en quelque sorte faire le constat que la réponse à une question n'existe pas *per se*.

Peut-être qu'avant tout Panurge pose-t-il mal le problème, ce qui serait une bonne raison pour n'avoir pas de bonnes réponses ? La réduction comme la généralisation, nous explique Edgar Morin, ne peut apporter de solutions satisfaisantes. Or Panurge ne pose la question du mariage que sous l'angle égoïste, celui de la satisfaction de ses besoins personnels immédiats et à venir. Les réponses ont beau être plus ou moins générales, elles ne semblent pas lui convenir pour cette raison qu'une question égoïste appelle une réponse égoïste. Toutefois, Panurge est assez lucide pour percevoir que sa position égoïste n'est pas non plus gage de tranquillité intellectuelle, puisqu'il envisage toujours la proposition inverse.

Si l'on prend en compte les deux forces qui gouvernent à peu près tous les livres de la littérature antique et médiévale (l'opposition entre la téléologie et la symétrie), cette structure oppositionnelle est très flagrante dans le *Tiers Livre*. Par exemple, la téléologie, ce vers quoi s'acheminent les personnages et le lecteur avec eux, ici la résolution d'une question épineuse, est toujours repoussée, jusqu'aux marges du livre, qui se conclut par l'embarquement vers la Dive bouteille. Le *telos* est donc ici fuite en avant et l'enquête ne s'arrête jamais. En contrepartie, la structure symétrique de l'œuvre a été parfaitement relevée, et le centre entre les deux éloges extrêmes (des Dettes et du Pantagruélion) semble être cette phrase :

Il ne sçait le premier trait de philosophie, qui est CONGNOIS TOY, et se glorifiant veoir un festu en l'œil d'alultry, ne void une grosse souche laquelle lui poche les deux oeilz. (Rabelais, *T.L., op. cit.*, p. 243)

Ce « Connais-toi » central réorganise donc le sens général de la quête vers l'enquête. Si la quête suppose le déplacement, la recherche extérieure, l'enquête appelle la réflexion,

⁹ La Querelle des Femmes, prétexte culturel possible à l'enquête de Panurge, arrière-plan idéologique de la question du mariage, est bien entendu un faux problème : il a été maintes fois démontré que Rabelais n'est en rien misogynie, s'il n'est pas non plus favorable à la féminisation de la société française de cour telle que peut la connaître le XVI^e siècle.

l'introspection. Pour se connaître, il n'est pas besoin de partir, et si le voyage est nécessaire, c'est parce qu'il nous fait revenir au point central de nous-mêmes.

Le départ vers la Dive Bouteille signifiera donc que la réponse à la question matricielle de Panurge n'a pas été trouvée, il invalide de fait les consultations qui ont composé la matière savante du livre, laissant Panurge et le lecteur en proie au même doute.

À cette question initiale du mariage, il n'y a que des réponses compliquées et générales et partant, inadaptées. Pourtant, ce précepte delphique central, inscrit sur la Tholos avant Socrate, indique le moyen, éthique, moral, de parvenir à cette finalité qui se dérobe tout du long.

Il est intéressant de noter que Michel Foucault considère que le *gnôthi seauthon* (« Connais-toi ») ne peut exister qu'avec l'*epimeleia heautou*, le souci de soi, dans un enchevêtrement dynamique que Foucault fait advenir avec l'*Alcibiade* de Platon¹⁰. Or c'est précisément ce « souci de soi » qui est le moteur de la quête intellectuelle et morale de Panurge, puisqu'il veut se marier pour ne plus avoir « la pusse en l'aureille »¹¹, la crainte de la solitude, pour l'espoir d'une progéniture, les joies de la paternité. C'est aussi un rappel très socratique à se retrouver en lui-même que lui font ses compagnons¹².

Ce ne sont donc pas les consultations du livre, dont on a compris qu'elles étaient vouées au ridicule et plus largement à l'échec de la résolution du problème de Panurge, pas plus que le voyage du *Quart Livre* qui répondront à la question. La seule réponse ne peut se trouver qu'en lui-même.

Mais si la réponse ne pouvait se trouver qu'en soi, le livre n'aurait pas lieu d'être. Le Soi s'atteint par circonvolutions, par détours et déceptions. Il s'atteint aussi à force d'expériences, lorsque tous les moyens extérieurs ont été essayés, goûtés. De ce fait, Rabelais avec son *Tiers Livre* est à bien à la base du roman moderne, qui considère l'inachevé comme un fondement de la pensée¹³.

2. L'enquête / chercher

Le doute de Panurge est un doute général, dans une France en crise, en proie à la guerre extérieure et intérieure, au milieu des appels au patriotisme et à face à l'intolérance envers les courants idéologiques non catholiques dont justement Rabelais fait partie. Mais il est surtout gage d'une grande sagesse, comme celle de Pantagruel qui connaît sans doute les moyens de répondre à la question de Panurge, mais n'en connaît pas la réponse. Lui-même, après chaque consultation insatisfaisante, propose de remettre en cause sa propre interprétation par la consultation suivante. Ce que résume Epistémon :

-Me doibz je marier ou non ? – Certes (respondit Epistemon) le cas est hazardeux, je me sens par trop insuffisant à la resolution. (Rabelais, *T. L.*, *op. cit.*, p. 233)

La reconnaissance de son ignorance est un pas décisif vers une forme de la connaissance, celle de l'ouverture d'esprit à d'autres possibilités cognitives, et plus simplement, aux autres. Rabelais, y revient tout au long du *Tiers Livre*¹⁴.

En même temps, ce doute contient les germes de l'impuissance, celle-là même de Panurge. L'envie de prendre femme est très forte, plus forte que tout. Et pourtant, il demeure en lui quelque

¹⁰ Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, Gallimard, Seuil, 2001, p. 11 et 67.

¹¹ Rabelais, *op. cit.*, p. 85

¹² Notamment Epistémon, « Je me ébahis que vous ne retournez à vous-même, et que ne révoquez vos sens de ce farouche égarement en leur tranquillité naturelle ». Rabelais, *T.L. op. cit.*, chap. 24, p. 231.

¹³ C'est ce que résume aussi Edgar Morin : « L'inachèvement est désormais au cœur de la conscience moderne », Edgar Morin, *La Méthode. 3. La connaissance de la connaissance*, Point Essais, p. 29.

¹⁴ Par exemple en reprenant l'aphorisme d'Hippocrate de Cos « La vie est brève, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience dangereuse, le jugement difficile » *Aphorisme*, n°1.

chose qui l'empêche de franchir le pas. Ce quelque chose, c'est le doute, qui le pousse à contredire les autres et à se contredire. Panurge se retrouve à la croisée des chemins, entre une logique sociale et une logique de plaisir qui s'entremêlent. Se marier revient à se faire plaisir et à obéir aux lois sociales et humaines qui ont pour finalité la perpétuation de l'espèce ; mais cette institution humaine porte aussi en elle une forme d'asservissement et de contrainte. C'est donc à un *double bind* que Panurge est confronté. D'un point de vue moral, il n'a pas la démarche complexe adéquate pour échapper aux deux excès que soulève Edgar Morin :

Le conflit entre deux devoirs impérieux tend à déterminer, soit une paralysie, soit une décision frustrante et arbitraire. (Edgar Morin, *L'Éthique*, *op. cit.*, p. 47)

La complexité morinienne envisage de ne pas réduire les problèmes. Ne réduisons donc pas *Tiers Livre* : en réalité, la téléologie de Rabelais, et non pas de Panurge (qui elle est définie) est complexe parce qu'elle ne se limite pas. La meilleure preuve en est sans doute qu'aucune réponse n'est donnée à la question initiale de Panurge « Me marierai-je ? ». Ne pas donner de réponse est une réponse de sage, une réponse morinienne. Il ne s'agit pas d'éluder la question et de paraphraser de façon comique les savants de l'époque, juge, médecin, astrologue ou magicien. Le propos de Rabelais est plus grave : il s'agit de ne pas répondre, parce que de réponse, il ne peut y en avoir *ex abrupto*. La réponse à une question touchant les savoirs théoriques et pratiques, une question aussi bien ontogénique que phylogénique ne saurait être tranchée par l'appétence égoïste ou la considération philosophique de tel ou tel.

En vérité, derrière chaque science ou discipline qui prétend apporter la bonne réponse, il y a autant de perspectives humaines valables du point de vue d'où elles sont issues. La force de Rabelais n'est pas de faire un « bilan » scientifique des savoirs de son temps dans les différentes disciplines divinatoires, il est de les faire comparaitre, non filtrées par une instance *sachante*, et de les faire danser autour du centre qu'est Panurge ; en suivant Edgar Morin, le *Tiers Livre* serait alors une sorte d'épistémologie :

L'épistémologie n'est pas le centre de vérité, elle doit tourner autour du problème de la vérité en passant de perspective en perspective, et espérons-le, de vérités partielles en vérités partielles (Edgar Morin, *La Méthode. 3. La connaissance de la connaissance*, Point Essais, p. 24).

Ce que ne comprend pas Panurge qui est étourdi par cette farandole des savoirs, c'est justement qu'il est au centre et qu'il doit absorber les messages qui défilent, alors que lui voudrait être à la périphérie, il voudrait être revêtu un instant du savoir particulier du mage.

La question est donc moins celle de la compréhension que celle du *positionnement*. Être sujet, c'est se poser au centre dans un échange ininterrompu avec l'extérieur, c'est comprendre que l'homme fait partie du Tout, qui est aussi en lui :

Mon amy, vous nous demandez conseil, mais premier fault que mesmes vous conseillez (*op. cit.*, p. 287)

Écouter les autres pour se positionner, c'est bien, mais il faut d'abord assurer sa propre direction, quitte à la faire dévier ensuite. Or la question de Panurge (et les questions subséquentes : serai-je volé, battu, cocu ?) est une question disjonctive, et qui en réalité pose mal le problème, parce qu'elle le pose sous forme de dilemme fallacieux, fondé sur le principe du tiers exclu, réducteur du champ des possibilités de la réflexion – et donc de l'action. Soit Panurge se marie et il est cocu, soit il ne se marie pas et il ne connaît pas les joies de la famille... Par ailleurs, il est frappant de constater que Panurge se plaint à de nombreuses reprises de ces réponses disjonctives¹⁵. Epistemon ajoute que c'est là le style des « prudens prognosticqueurs » comme Tirésias. Parole de prudence ou révélation de l'ignorance constitutive du Savoir ?

¹⁵ « Il ne répond que par disjonctives ». (Rabelais, *T.L.*, p. 217). Une disjonctive est une alternative entre deux éléments. Même le discours religieux d'Hippothadée n'échappe pas à cette binarité : « Si Dieu plaist, je ne serai point coqu ; je seray coqu si Dieu plaist » (Rabelais, *T.L.*, p. 289).

Pour Panurge, il n'y a donc point de réponse satisfaisante ; en réalité, toute réponse possède son contraire, aussi valable. *Le Tiers Livre* explore à l'infini cette possibilité de l'antagonisme dialogique dont la seule issue est soit la fuite (le voyage du *Quart Livre*), soit un recentrage sur l'éthique personnelle (ce que n'est pas prêt à faire Panurge). Pareillement au dialogisme, la pensée complexe envisage le principe de l'hologramme comme une nécessité réflexive pour sortir de la pensée réductrice :

De toutes façon, [le principe] concerne la complexité de l'organisation vivante, la complexité de l'organisation cérébrale et la complexité socio-anthropologique. On peut le présenter ainsi : le tout est d'une certaine façon inclus (engrammé) dans la partie qui est incluse dans le tout.¹⁶

C'est ainsi que dans *Le Tiers Livre* la divination est possible, parce qu'elle est un signe, une partie du tout, qu'elle reproduit en un échange complexe. Tous les consultés, avec plus ou moins de nuances dans les propos, expriment à Panurge qu'il a de fortes chances d'être battu, volé et trompé. Mais quelle que soit la façon dont on le lui dit, il ne comprend pas, ne peut pas, ne veut pas comprendre ce message : Panurge ne parvient pas à percevoir ces signes que Pantagruel détecte si bien, par exemple chez le muet Nazdecabre.

La texture sémantique du langage est, elle aussi, hologrammatique. Dans la compréhension d'un message, il y a pareillement une boucle dialogique et récursive¹⁷ entre le mot qui éclaire le texte, et qui révèle le contexte, qui à son tour, éclaire le mot, jusqu'au déchiffrement complet du message, sa compréhension entière, et peut-être à la connaissance qui le dépasse.

Ainsi les vertus du doute ne sont-elles pas nouvelles : s'il est un risque d'impuissance ou de procrastination, il est aussi un moyen de remettre la connaissance dans une dynamique positive en permettant à l'esprit d'envisager corollairement toutes les facettes d'une situation (et c'est bien ce que fait Panurge) apparemment bloquée¹⁸.

II. La tragédie du savoir

1. La tragédie

Apprendre, savoir n'est pas neutre : la démarche de connaissance renforce l'individu et le fragilise, le fait évoluer et le sensibilise ; le *Tiers Livre* illustre parfaitement ce qu'Edgar Morin appelle la « triple tragédie » :

J'ai dû vivre au cours de ce travail, à la fois, la tragédie bibliographique, qu'aggrave en chaque domaine [...] l'accroissement des connaissances et références ; la tragédie de la réflexion que suscite le siècle où tout fait obstacle à la réflexion sur le savoir ; la tragédie de la complexité [...]. Cette triple tragédie est non seulement celle de l'étudiant, du thésard, du chercheur, de l'universitaire ; elle est la tragédie de tous ; c'est la tragédie du savoir moderne¹⁹.

Le désir de connaissance du savoir dans le *Tiers Livre* consiste essentiellement en celui de l'avenir : « Que peut-on savoir ? » et même le « Que-sais-je ? » de Montaigne se résument en « Que sais-je de l'avenir ? » D'où les sorts virgiliens, d'où toutes les pratiques spirituelles, magiques ou occultes, si drôles, qui occupent la première série des consultations.

¹⁶ E. Morin, *La Méthode 3*, op. cit., p. 102.

¹⁷ La récursivité morinienne peut être comprise par le fait que les effets rétroagissent sur leurs causes, cf. *La Méthode I*, Points seuil, p. 184-258.

¹⁸ « Nos aptitudes à solutionner peuvent pourtant se trouver stérilisées par leur succès même : ainsi une stratégie qui a réussi se transforme en recette programmée de connaissance, et l'esprit perd l'aptitude à affronter le nouveau et à inventer le nouveau », E. Morin, *La Méthode, 3*, op. cit., p. 112.

¹⁹ Edgar Morin, *La Méthode. 3. La connaissance de la connaissance*, Point Essais, p. 29.

Michel Foucault rappelle que dans ce paradigme de la connaissance de soi, la lutte n'a pas tant été entre la spiritualité et la science, qu'entre la spiritualité et la théologie : les sciences divinatoires, l'alchimie, tous les savoirs ésotériques faisaient partie du plan divin de la Révélation²⁰. Aussi, la divination comme tout accès à la connaissance fait partie du décryptage du monde et de ses signes qui ne sont pas condamnables en tant que tels, sinon dans leurs excès :

Je ne veulx toutesfoys inferer que ce sort universellement soit infaillible, affin que ne y soyez abusé (Rabelais, *T.L., op. cit.*, p. 113)

La sagesse de Pantagruel nous prévient que les signes nous parlent mais ne sont pas infaillibles ; ils ont en réalité, comme tout le livre s'emploiera à le montrer, la puissance qu'on leur donne : car pour qu'il y ait lecture du signe, il faut qu'il y ait un lecteur et celui-ci, comme le juge Bridoye qui se maintient en forme par ses procès interminables, lit ce qu'il veut bien y lire, et surtout ce qu'il peut. Ainsi de Panurge, qui a pourtant des réponses plutôt précises à sa question ; mais toute répondue qu'elle soit, la question n'est jamais achevée : il reste un doute :

Reste un petit scrupule à rompre. Petit, diz-je, moins que rien. Seray je point coqu ? (Rabelais, *T.L., op. cit.*, p. 289)

Et, deux chapitres plus loin, au médecin Rondibilis :

Reste (dist Panurge continuant) un petit point à vuidier. Vous avez aultres foys veu on confanon de Rome : S.P.Q.R. ; Si peu que rien : seray je point coqu ? (*Ibid.*, p. 307)

Ce « petit point » fait que toute sa volonté et son énergie nouvellement acquises par le réconfort des réponses précédentes, s'écroulent. Panurge est sûr du présent, certain de son désir de se marier, pourtant il n'arrive pas à accepter l'imprécision de l'avenir. Que l'avenir ne puisse lui être révélé de façon définitive, avec les moyens appropriés pour s'en prémunir, le désespère. Face à ce paradoxe, l'homme ne peut que se réfugier dans une « auto-éthique ».

Rabelais nous rappelle à un constant devoir de discrimination entre ce que qui nous est donné et ce que nous interprétons. Les signes montrent, désignent, mais nous regardons dans la direction que nous voulons et y trouvons aussi ce que nous voulons y trouver.

Alors dist Pantagruel : « Si les signes vous faschent, ô quant vous fascheront les choses signifiées ! (*Ibid.*, p. 203)

Comment rompre le cercle vicieux des mauvais signes mal interprétés ? En réalité, pour le stoïcisme chrétien de Rabelais, il ne peut y avoir d'issue que lorsque l'homme laisse les signes parler (sans se fâcher), quand il s'humilie devant la destinée et la volonté divine.

Il faut « se oublyer soymesmes, issir hors de soymesmes, vuidier ses sens de toute terrienne affection, purger son esprit de toute humaine sollicitude, et mettre tout en non chaloir, ce que vulgairment est imputé à follie ». (*Ibid.*, p. 351)

Le non chaloir ou la folie... La folie de Rabelais n'est pas, philosophiquement parlant, celle d'Edgar Morin. Celle de Rabelais vient de la Bible, mais aussi d'une morale humaniste qui veut que l'on ne sache pas tout. La folie dont fait état Edgar Morin est constitutive de l'être, de sa physiologie (colère, jouissances, peurs...) comme de sa culture. Mais pour les deux auteurs, la folie est centrale.

2. *Homo sapiens / homo demens*

Edgar Morin consacre de nombreuses pages à cette apparente opposition de l'*homo sapiens*/*homo demens*. Revenant à l'origine de l'humanité, celle de *sapiens sapiens*, il montre que les rites que sont les sépultures de Neandertal introduisent en réalité (et contrairement à des épiphénomènes) un bouleversement majeur de notre espèce. Sortant du règne animal, l'espèce *sapiens* commence à composer son monde de représentations, y intégrant la peur de la mort et tous

²⁰ « L'opposition, elle était entre pensée théologique et exigence de spiritualité ». M. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, p. 29

les autres fantasmes, liés à des pratiques irrationnelles, comme la magie, les sortilèges et *a fortiori*, les croyances. Edgar Morin va plus loin, c'est grâce à elles que l'homme a pu évoluer dans un monde que tout, *a priori*, définissait hostile et supérieur à lui. Il conclut ainsi :

On ne peut opposer, substantiellement, abstraitement, raison et folie. Il nous faut, au contraire, surimposer au visage sérieux, travailleur, appliqué d'*homo sapiens* le visage à la fois autre et identique d'*homo demens*. L'homme est fou-sage »²¹.

Le désir de connaissance, et de connaissance ordonnée, le désir de clarté, la rationalité peut conduire à la folie dans son *hubris*, dans son développement insensé, tout comme, à l'inverse, la passion peut égarer. A la vérité, la folie se tient tapie entre passion et raison, elle est au cœur de la trinité rationalité, affectivité, pulsion²². Cette folie, le XVI^e siècle en parlait abondamment et la prenait en compte dans ses traités moraux les plus sérieux. Il aura fallu attendre Voltaire et tous les philosophes de la rationalité pour évincer progressivement (même s'ils la reconnaissaient) la folie du débat philosophico-politique. Chez l'évangéliste Rabelais, la folie est inspirée des Ecritures, plus précisément de la Vulgate et des deux épîtres de Saint Paul aux Corinthiens, encore que le fol Triboulet ne présente aucun signe christique...

Saint Paul dit ceci :

Je détruirai la sagesse des sages et l'intelligence des intelligents je la rejeterai [...] Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? (*La Bible de Jérusalem*, « Première Epître aux Corinthiens », Verset 18-19, p. 1920).

Et plus loin, au verset 27 :

Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages [...] (Suite du précédent, v. 27)

« Confondre les sages ». C'est bien l'entreprise ultime à laquelle se livre Rabelais en convoquant le « morosophe » Triboulet, puisqu'après la consultation de Trouillogan, le Philosophe, Panurge est plus perdu qu'avant :

Pantagruel soy retirant, aperceut par la guallerie Panurge en maintien de un resveur²³, ravassant et dodelinant de la teste, et luy dist :
« Vous me semblez à une souriz empegée... » (Rabelais, *T.L.*, *op. cit.*, p. 349)

La philosophie a empêtré Panurge davantage qu'elle ne l'a libéré, et le fait qu'il dodeline de la tête confirme que Panurge est totalement perdu et n'a plus tout son (bon) sens. Au début du chapitre précédent (XXXV), Panurge laissait déjà paraître quelques traces de folie :

Le Diable m'emport (dict Panurge) si je deviens resveur : et me puisse emporter si je vous entends. Attendez : je mettray mes lunettes à ceste aureille guausche, pour vous ouyr plus clair. (*Ibid.*, Chap. XXXV, p. 331)

Traitons le mal par le mal, et la folie par la folie. Ne parvenant à trouver la clarté dans les propos pourtant limpides, quoique contradictoires de Trouillogan, Pantagruel fera appel à un « fol » :

Puys que par les responses des saiges n'estez à plein satisfait, conseillez vous à quelque fol (*ibid.*, p. 349)

L'*exemplum* de l'épisode bien connu du portefaix, du rôtiiseur et du fou finit de convaincre Panurge que parfois l'avis d'un fou vaut bien celui de tous les aréopages, et qu'il lui faudra consulter Triboulet. Mais vient ensuite dans le *Tiers Livre* l'épisode du juge Bridoye qui règle le sort de ses affaires lentement mûries par les dés. Cette incise après l'introduction du thème de la folie n'est pas neutre : Bridoye est peut-être plus fou que les autres, ou bien d'une folie plus sage. Certes, il a commis une erreur pour laquelle il est jugé, mais elle est infime dans un océan de

²¹ E. Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Points Essais, 1973, p. 125-126.

²² Lire à ce sujet E. Morin, *La méthode 5, L'humanité de l'humanité*, ed. du Seuil, Essais, 2001, p. 132 ss.

²³ Le terme de « rêveur » a au XVI^e siècle une acception forte : un rêveur est en 1532 « quelqu'un qui délire, qui radote », Rabelais, *Pantagruel*, IX bis, éd. V. L. Saulnier, p. 59.

justes jugements, et due à sa vieillesse. Quelle est donc la folie de Bridoye, homme par ailleurs profondément sensé (rationnel) comme tout son plaidoyer le prouve ? C'est de laisser le jugement final à Dieu, ce que pourtant l'Eglise recommande chaleureusement à tous ses fidèles... La morale est donc bien paulinienne.

Par la suite, le « morosophe » Triboulet ne démentira pas les prédictions des autres consultés : Panurge sera bien battu, volé et cocu. Fol ou sage, savant ou vaticinateur, la réponse est toujours la même et renvoie finalement à une question d'éthique personnelle. Bridoye ou Triboulet se valent en folie, et valent les autres en sagesse !

Comment alors accéder à cette éthique personnelle ? Déjà en clarifiant le processus intellectuel. L'intelligence fonctionne selon la boucle récursive *computatio => cogitatio => computatio*, ce qui revient à dire qu'il y a un travail permanent entre le recueil des données, sa sélection et son interprétation, ce qui en retour oriente le recueil des données. Voici le tableau que donne Edgar Morin :

	Computation	Cogitation
séparation	dissociation sélection rejet/exclusion opposition distinction / isolation (analyse) délimitation distribution (soi / non soi...)	disjonction affirmation négation contradiction analyse (par le langage) définition (sujet/objet...)
association	relation dépendance coordination (interdépendance, interaction, assemblage) synthétisation (hiérarchie, nucléation) identification (ressemblance, équivalence) association conditionnelle	conjonction causalité coordination des mots/idées en discours systémisation des idées principe d'identité si... alors

Tableau 1. Edgar Morin, *La Méthode 3*, p. 116.

Nous voyons bien que la démarche intellectuelle de Panurge relève davantage de la « computation » que de la « cogitation » : ainsi est-il absolument dans le rejet et l'exclusion avec Her Trippa, avec Raminagrobis, ainsi peine-t-il à analyser par le langage les signes donnés par la Sybille de Panzoust, les vers du poète, ainsi peine-t-il à se poser comme sujet autonome qui évolue positivement vers la connaissance par systémisation, en reliant entre elles les différentes sciences.

On trouve un exemple de cette sagesse cognitive idéale lorsque Pantagruel reproche aux personnes de ne pas savoir écouter les autres, en citant l'histoire d'Alexandre le Grand :

Que luy eust cousté ouyr et entendre ce que l'homme avait inventé ? Quelle nuisance, quel dommaige eust il encouru pour savoir quesl estoit le moyen, quesl estoit le chemin que l'homme luy vouloit demonstrer ? (Rabelais, *T.L., op. cit.*, p.163. Je souligne)

L'individu en question peut se tromper, peut aussi vouloir tromper Alexandre le Grand, mais seul le sage a le pouvoir de discrimination et sait retenir les bonnes informations des mauvaises. Le « moyen » et le « chemin » : la connaissance n'est pas savoir accumulé, elle est sélection des informations du monde, ouverture d'esprit, cheminement et réflexion personnelle.

Mais pour que l'esprit n'amasse pas inutilement les informations, pour qu'il arrive à établir une connaissance du monde effective, et non juste un recueil de données et de sensations/sentiments, il

lui faut la *cogitation*, c'est-à-dire la mise en œuvre d'un processus logique d'analyse et de synthèse que définit ainsi Edgar Morin :

Là où il y a multiplicité d'événements et de phénomènes, d'aléas et d'incertitude, les stratégies cognitives visent de façon complémentaire (et antagoniste) à simplifier et à complexifier la connaissance. (Edgar Morin, *La Méthode 3*, *op. cit.*, p. 63)

La question de Panurge est simple, les réponses sont complexes, Panurge est perdu dans un processus de décryptage qui n'est pas intellectuel mais spirituel et méta-cognitif : il n'arrive pas à dépasser la complexité de la formule magique pour en extraire l'éclatante force d'un élixir²⁴. Il faut bien comprendre que Panurge n'est pas idiot et maîtrise tous les enjeux de la situation : il est même fort lucide sur les chances qu'il peut avoir de marier une femme qui ne le trompe pas :

Vous voulez doncques (dist Panurge, fillant les moustaches de sa barbe) que j'espouse la femme forte descrite par Salomon » ? (Rabelais, *T.L.*, *op. cit.*, p. 293)

C'est donc là son drame : il se projette fort intelligemment dans l'avenir en envisageant les conséquences de ses actes, tout en considérant que la perfection n'est pas de ce monde et qu'il va naviguer dans une mer de compromis en aliénant sa liberté.

3. L'amour de soi

L'effort spirituel ne va pas sans une attitude particulière, que notre société oblitère d'ailleurs, soit en la négligeant, soit en l'attribuant à la simple réflexion intellectuelle. Or, la spiritualité est une démarche de méta-connaissance qui peut faire intervenir différentes méthodes (méditation, concentration...) et dont le but principal est de parvenir à une conscience supérieure de soi.

Edgar Morin rappelle que le rapport du sujet de la connaissance à la connaissance du monde et de soi est une relation permanente et toujours ternaire dans sa logique de fonctionnement (contradictoire, antagonique et complémentaire), se basant sur deux principes, les principes éco-centrique et géno-centrique :

L'occupation du site égo-centrique comporte un principe d'exclusion et un principe d'inclusion. Le principe d'exclusion interdit à tout autre que soi, y compris son jumeau, d'occuper son site égo-centrique. [...] Par contre, le principe d'inclusion permet d'intégrer l'égo-centrisme dans le géno-centrisme (la progéniture, les ascendants). (Edgar Morin, *La Méthode 3*, *op. cit.*, p. 43)

Panurge se tient au beau milieu de ces deux principes et c'est pourquoi sa décision est si difficile à faire : le célèbre chapitre IX fait état de cette dualité entre les plaisirs et considérations spirituels et charnels²⁵. Car le corps, l'intelligence et l'esprit sont liés, et il n'y a d'action qui n'affecte que l'une de ces parties.

Il n'est donc aucun savoir qui soit complet. Tout savoir sur le présent et le passé ne pourra que spéculer sur l'avenir. Dans cet océan d'incertitude, seul reste valable le précepte de Pantagruel :

N'estez vous asceuré de vostre vouloir ? Le poinct principal y gist : tout le reste est fortuit et dépendent des fatales dispositions du Ciel. (Rabelais, *T.L.*, *op. cit.*, p. 105)

Pantagruel, toujours bienveillant, guide patiemment Panurge vers la résolution du conflit ; après la rencontre scatologique avec Her Trippa, personnage malfaisant, Panurge reprend du poil de la bête et se rassérène progressivement, ce qui fait dire à son ami Pantagruel :

²⁴ Face à ces chantres des sciences contemporaines, Panurge est loin d'être ridicule et montre que lui aussi peut donner la réplique à Herr Trippa ou à la Sibylle et il arrive aux mêmes conclusions finales que le roi Gargantua. Le problème de Panurge est donc ailleurs, dans son *attitude* face à la connaissance.

²⁵ Panurge est écartelé entre le désir de procréer, pour que ses enfants prennent soin de lui plus tard, mais aussi pour le plaisir détaché de les voir s'ébattre (« avecques les quelz je me puisse esbaudir », p. 103)

Je vous ay de long temps congneu amateur de peregrinité et desyrant tousjours veoir et tous jours apprendre (*ibid.*, p. 429-431)²⁶

Le monde est un univers de signes qu'il faut décrypter sans se laisser abuser. Aussi la question du *Tiers Livre* n'est-elle pas de savoir jusqu'où la connaissance du monde peut aller (que peut-on savoir et tenir pour certains sur le présent, le passé et le futur), mais quels sont les mécanismes qui permettent d'accéder à cette connaissance ; or il est établi²⁷ que Panurge ne peut progresser dans la lecture et la compréhension des signes qui lui sont proposés pour la bonne raison qu'il est perdu en terre de « philautie ». Ainsi le fait remarquer Pantagruel :

Il veult dire sommairement qu'en l'entreprise de mariage chascun doit estre arbitre de ses propres pensées et de soy mesmes conseil prendre » [...] Je congnois que philautie et amour de soy vous deçoit. (*ibid.* p. 281. Je souligne).

La « *philautie* » est cet « amour de soi » qui fait naître l'illusion sur toutes choses connues en les rapportant à soi-même. Pourtant, en apparence, l'entreprise de Panurge n'a que peu à voir avec la *philautie* puisqu'il sort en permanence de lui-même, se déplace, interroge, consulte diversement et fait des efforts considérables qui l'épuisent. V. L. Saulnier considère même que Panurge est en réalité trop sage, il lui manque ce grain de folie qui lui permette de se dépasser : malgré ses efforts, il veut une réponse absolue sans envisager la valeur de sa volonté et de son engagement²⁸, sans envisager même que toute réponse, tout savoir sont incertains et par conséquent que les actes qui en découlent contiennent une part de pari sur l'avenir.

Lorsque la « philautie » est trop grande, la réflexion est entravée par l'égoïsme, principalement mû par le principe de désir. Il y a paradoxalement une atrophie de la réflexion qui peut aller jusqu'à l'autodestruction, comme le rappelle Edgar Morin, pour qui l'organisation constitutive de l'individu (auto-éco-organisation) et l'identification (auto-exo-référence) ne peut être que de soi à soi, mais en rapport avec le monde extérieur :

Principe de désir et principe de réalité. Le principe de désir doit, précisément pour réaliser son désir, respecter le principe de réalité. L'incapacité du principe de désir de reconnaître le principe de réalité est *ipso facto* l'incapacité de vivre. (Edgar Morin, *La méthode 3, op. cit.*, p. 45.)

La même pensée est reprise des années plus tard par l'auteur qui l'applique à l'éthique : « Tout regard sur l'éthique doit reconnaître le caractère vital de l'égoïsme ainsi que la potentialité fondamentale du développement de l'altruisme »²⁹. Morin ne cesse de le répéter dans ces livres, il ne saurait y avoir de fonctionnement autonome sans collaboration :

Plus un système vivant est autonome, plus il est dépendant à l'égard de l'écosystème ; en effet l'autonomie suppose la complexité, laquelle suppose une très grande richesse de relations de toutes sortes avec l'environnement. (E. Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, p. 32.)

Si l'amour de soi est nécessaire pour que l'être entretienne une relation harmonieuse avec le monde, en revanche, cet excès d'amour, cette « philautie » vise à couper les relations physiques et symboliques avec l'extérieur, y compris avec les signes du monde ; surtout, elle crée une représentation erronée de soi-même comme celle dans laquelle se trouve Panurge, dont les craintes du mariage sont autant de phantasmes. C'est le danger que rappelle Edgar Morin, pour qui la réalité et l'imaginaire, au final, ne font qu'un.

La pensée complexe est donc une pensée équilibrée, dans l'échange entre soi et le monde, entre les passions et la raison, entre le désir et la réalité. Et c'est ce que le stoïcisme de Rabelais vise à

²⁶ Cette incitation humaniste à connaître toujours davantage le monde, nous la retrouvant à de nombreuses reprises dans l'œuvre : « Que nuist sçavoir tousjours et tousjours apprendre, feust ce d'un sot, d'un pot, d'une guedoufle, d'une moufle, d'une pantoufle ? », ou « On ne scauroit trop apprendre » (*ibid.*, p. 239)

²⁷ Cf. Jean Céard, *La Nature et ses prodiges*, Droz, p. 152.

²⁸ V.L. Saulnier montrant l'influence considérable de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme, explique que, paradoxalement, le sens de *philautie* n'est pas le même que dans la pensée érasmienne, *Rabelais dans son enquête*, « Éloge de la Folie et "philautie" de Panurge », SEDES, Annexe V, p. 215.

²⁹ Edgar Morin, *L'Éthique 6, op. cit.*, p. 15).

montrer³⁰ : face à des choses indifférentes, dit Pantagruel, « chacun abonde en son sens »³¹. Chacun doit décider seul, à la lumière de son jugement personnel. Mais lorsque l'égo prédomine, aucune des choses ne devient indifférente, toutes apparaissent dans un faisceau de relations privilégiées impliquant les passions, les désirs et les fantasmes : alors naît la confusion. Panurge est perdu dans la complexité des réponses, mais sa pensée n'est hélas pas complexe.

III. De la nécessité morale

1. Entre hier et aujourd'hui

Dans la crise des fondements, et devant le défi de la complexité du réel, toute connaissance aujourd'hui a besoin de se réfléchir, reconnaître, situer, problématiser. (E. Morin, *La Méthode 3*, op. cit., p. 25)

Le besoin de morale est aussi évident pour Edgar Morin³² que pour François Rabelais. Les temps sont troublés, et les deux penseurs philosophes rappellent la finalité de l'existence humaine, individuelle et générale, qui doit être celle de l'Harmonie sur terre. Panurge, faisant ainsi l'éloge littéraire paradoxal des dettes donne le ton ; grâce à elles, par le lien (E. Morin parle de « reliance »³³) qu'elles induisent, les hommes deviennent solidaires et fraternels :

Entre les humains, Paix, Amour, Dilection, Fidélité, repous, banquetz, festins, joye [...] Nul proces, nulle guerre, nul debat³⁴.

Bien entendu, les propos de Panurge sont condamnés plus loin par Pantagruel qui d'ailleurs en bon Prince l'absout de ses dettes et lui offre la seigneurie de Salmigondis. Mais l'intention de Panurge est louable, seuls les moyens employés ne sont pas bons.

Les conditions de notre société moderne ne sont en rien comparables avec celles de la société du XVI^e siècle de Rabelais. Mais les faits, tout intéressants, particuliers et variés qu'ils soient, peuvent faire advenir les mêmes effets – et c'est justement une des crises de notre certitude moderne³⁵. La société du milieu du XVI^e siècle connaît pareillement une crise morale grave, qui touche autant aux savoirs (aux contenus, aux sources et aux moyens de la connaissance) qu'à la politique ou à la société³⁶.

L'une des difficultés que rencontre le lecteur moderne vient de la coïncidence déroutante de la plus haute érudition humaniste et du comique « rabelaisien » le plus bas. Cette difficulté est

³⁰ Cf. M.A. Screech, *Rabelais et le mariage*, « Panurge, dilemme personnifié », p. 76.

³¹ Rabelais, *Le Tiers Livre*, op. cit., p. 85.

³² « Le développement scientifique détermine désormais le développement de notre société qui lui-même détermine le développement scientifique ». (*L'Éthique*, op. cit. p. 73)

³³ « Tout regard sur l'éthique doit percevoir que l'acte moral est un acte individuel de reliance : reliance avec un autrui, reliance avec une communauté, reliance avec une société, et, à la limite, reliance avec l'espèce humaine », reliance avec une communauté, reliance avec une société, et, à la limite, reliance avec l'espèce humaine » *L'Éthique*, op. cit., p. 16.

³⁴ Rabelais, *Le Tiers Livre*, op. cit., p. 33. On retrouve plus loin cette même volonté, pour Rabelais très clairement évangélique : « Rien (dict le saint Envoyé) à personne ne doibvez, fors amour et dilection mutuelle » (p. 71).

³⁵ Inversement, les mêmes causes peuvent ne pas produire les mêmes effets.

³⁶ Le Prologue du Tiers Livre a ainsi pu être interprété comme un appel à la paix face à une possibilité de rupture avec l'empereur suite au traité de Crépy ; la question du mariage de Panurge a suscité bien des débats pour savoir si Rabelais répondait au grand débat de son temps sur la « Querelle des femmes ». D'autres érudits ont pu lire dans ce livre censuré aussitôt par la Sorbonne la volonté rabelaisienne de lutter contre les excès de son temps (cf. l'Affaire des Placards) en brocardant les institutions par leur représentant et d'ainsi promouvoir sa pensée évangélique toute de mesure ou encore une étude des mystères de la divination. A toutes ces différentes interprétations qui ont leur place, je préfère pour l'occasion envisager le Tiers Livre comme une réflexion humaniste sur la connaissance, à la suite du « Que sais-je » de Montaigne « *Le Tiers Livre* allie une sagesse presque intemporelle à une propagande politique et religieuse très vive en rapport direct avec l'actualité de son temps ». Voir aussi M.A. Screech, *Rabelais et le mariage*, Gallimard, Paris, 1992, p. 26.

pourtant en grande partie anachronique, car, à l'époque de Rabelais, l'élite intellectuelle semble avoir accepté avec la même aisance la culture populaire et la culture humaniste. Le public moderne vit d'ailleurs le même écartèlement entre des débats profonds, des savoirs de plus en plus complexes et facilement abordables, sinon accessibles, et un avilissement ou une « grossièreté » de la vie culturelle : télévision, Internet diffusent des programmes où l'humain s'étale dans toute sa sordide faiblesse, et en même temps le niveau d'éducation, d'analphabétisme ou d'illettrisme progresse. Ainsi, le même grand écart appelle le même paradoxal besoin de considérer d'un point de vue *méta* la connaissance, et de revenir à l'éthique.

2. Valeurs de la quête

La connaissance et sa quête sont donc indissociables d'une éthique (une démarche autant morale que spirituelle) puisque Rabelais nous le répète, « sagesse n'entre point en âme malivole ». Ce retour à la morale peut paraître surprenant, mais il est pour Edgar Morin la condition même d'un savoir assumé, responsable³⁷.

Selon quelle raison devrions-nous respecter le jugement d'autrui alors que nous savons, pensons que le nôtre est juste (sinon, nous serions de mauvaise foi) ? Il y a ici une posture ambiguë qui vise, dans un débat (scientifique, culturel, politique...), à affirmer quelque chose en posant pour principe que ce qui est affirmé est tenu pour certain et en même temps à laisser de la place dans le discours ou la pensée des autres pour une proposition différente. C'est pourtant l'attitude du sage qui sait qu'aussi certaine que soit sa vérité, elle n'en est que partielle, pour la première raison qu'elle fait appel à des valeurs socio-culturelles ou personnelles et que ces valeurs ne sont pas interchangeables. S'il n'y a donc pas un absolu de vérité, il n'y a pas non plus un absolu du mensonge, ou du mal. Partant, les jugements sur les autres, le monde deviennent indéniablement plus compliqués. Mais c'est que les vérités et les mensonges sont relatifs, propres à chaque individu dans un contexte déterminé, comme la langue d'Ésope, capable du meilleur et du pire :

Chacun abonde en son sens : mesmement en choses foraines, externes et indifférentes, lesquelles de soy ne sont bonnes ne mauvoises, pource qu'elles ne sorte de nos cœurs et de nos pensées qui est l'officine de tout bien et de tout mal. (Rabelais, *Le Tiers Livre*, *op. cit.*, p. 85)

Comme le rappellent bien des religions et des philosophies, le respect de certaines valeurs est essentiel à la bonne marche de la société, et joue un rôle fondamental dans la connaissance. Notre époque vit directement cette crise par la rapidité de la communication, sa facilité de divulgation et sa clarté, le support de l'image. Nous sommes loin de l'époque des compilateurs, des moines copistes et pourtant, plus que jamais, notre rapport à la connaissance doit intégrer les valeurs morales de saine curiosité, de bienveillance, de pardon. Cela est même une double urgence, dictée par la rapidité de l'apprentissage, par la multiplication des savoirs technicistes, par la crise des valeurs sociales, humaines, économiques.

L'humaniste Rabelais revêt parfois la toque évangélique pour nous rappeler que derrière l'assemblée des hommes qui jugent le juge Bridoye, il y a celle de Dieu, et qu'aucun jugement, pas même le nôtre, n'est infaillible :

C'est que ceste unique faulte doibte estre abolie, extrainte et absorbée en la mer immense de tant d'equitables sentences qu'il a donné par le passé (*ibid.*, p. 403).

Pantagruel excuse Bridoye, parce qu'au regard du sage, l'arbre ne saurait cacher la forêt. Aussi, le chemin de la connaissance doit être joyeux et empli de compassion : la connaissance aride n'est pas de mise, comme le montrent les compagnons de Panurge qui rient bien à ses dépens, de ses

³⁷ « Plus nous sommes autonomes, plus nous devons assumer l'incertitude et l'inquiétude, plus nous avons besoin de reliance » (*L'Éthique*, *op. cit.*, p. 33)

peurs ou de sa bêtise et de ses appétits charnels, comme le montre aussi la continuation de l'enquête vers la Dive Bouteille³⁸.

L'attitude du chercheur - et appelons chercheur autant l'étudiant que le sage, celui qui ouvre son esprit aux complexités de la réflexion - nécessite qu'il envisage les problèmes qui se posent à lui avec sérénité. Les passions ne sont jamais bonnes conseillères. La joie, la bonne humeur et un nécessaire détachement permettent de progresser plus vite sur le chemin spirituel³⁹.

3. L'auto-éthique

Dans l'*Éthique*, Edgar Morin parle de la nécessité de refonder l'éthique, refonte qui passe nécessairement par la compréhension de ce qu'est l'éthique, de son impérieuse nécessité et par la prise de conscience de sa récente disparition, qu'il attribue à deux raisons majeures, d'une part l'effritement d'une autorité étatique surmoïque et d'autre part, la progression d'une morale individuelle⁴⁰ liée à une disjonction scientifique entre la connaissance d'une part et l'éthique de l'autre.⁴¹

Parallèlement, Edgar Morin fait le bilan d'une grave crise, « crise des fondements de la connaissance philosophique, crise des fondements de la connaissance scientifique »⁴². Faisant la synthèse de ces trois états, il en arrive à l'évidence impérieuse d'une « auto-éthique »⁴³ qui s'imposerait *per se*, comme étant la seule et unique source de fonctionnement valable de la société, puisqu'une société sans éthique aussi bien dans ses rapports moraux qu'économiques serait vouée à disparaître ou du moins à décliner. Cette notion d'éthique ne va pas de soi, et si elle est toujours nécessaire, elle peut prendre des formes particulières pour s'exprimer :

Aujourd'hui où la morale collective vacille, où les états se refusent à dicter des valeurs morales, où les savoirs sont éclatés par la spécialisation et les cellules sociales par l'individuation, le besoin se fait sentir d'une « auto-éthique » (Edgar Morin, *L'Éthique, op. cit.*, p. 21).

Cette auto-éthique est devenue nécessaire comme résultat d'une prise de conscience de toutes les incertitudes autant réalistes qu'utopistes. Elle est le seul recours face au constat :

- de la perte de la certitude absolue qu'imposait l'instance transcendante supérieure,
- de l'affaiblissement de la voix intérieure qui dit « bien » ou « mal »,
- dans l'indécidabilité des fins [...],
- dans la conscience des contradictions et des incertitudes éthiques,
- dans la conscience que science, économie, politique, arts ont des finalités qui ne sont pas intrinsèquement morales. (*L'Éthique, op. cit.*, p. 98)

Qu'en est-il chez Rabelais ? La voie à suivre n'est pas claire pour Panurge. Aucun pouvoir, aucune instance supérieure ne lui ordonne son choix ; il réalise que son acte peut déboucher sur des fins inattendues, en écoutant les discours de savants qui ne sont pas plus assurés en leur savoir qu'en leur morale. La casuistique, l'amphibologie s'en donnent à cœur joie. Du côté des religieux, frère Scyllino propose de renoncer au péché de chair par macération de la chair, proposition reprise par le médecin Rondibilis qui propose par ce moyen l'exhaustion corporelle ; le philosophe Hippothadée parle beaucoup, mais reste finalement muet. Quant à tous les autres signes, ceux du muet Nazdecabre, de la sibylle Panzoust, de Her Trippa, tous peuvent être interprétés de façon contradictoire, comme les cloches de Varennes qui sonnent « marie toy » et quelques moments plus tard « marie point ». Incertitudes éthiques, finalités immorales : Panurge est seul, il doit réinventer l'éthique.

³⁸ « Mon pronostic est (dist Pantagruel) que par le chemin nous ne engendrerons melancholie ». (Rabelais, *Le Tiers Livre, op. cit.*, p. 431)

³⁹ Cf. le Prologue du *Quart Livre* et le besoin d'une « gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites »

⁴⁰ Voir à cette même époque et sur le même sujet, Louis Dumont ou encore Gilles Lipovetsky,

⁴¹ *La méthode 6, L'Éthique*, Seuil, 2004.

⁴² *La méthode 6, op. cit.*, p. 22, cf. *La méthode 3*, p. 14.

⁴³ *L'Éthique, op. cit.*, p. 98.

Nous savons bien que la question de Panurge demeure sans réponse : cela doit-il nous conduire à une conception pessimiste du monde, que nous ne savons rien et ne pouvons rien savoir, ou alors fataliste qui consisterait un peu à la manière de Pyrrhon en une indifférence totale ?

Il y a pourtant évolution, sinon de Panurge, du moins de l'enquête elle-même. Ainsi, nous passons des consultations les plus grossières, celle de la Sybille, celle de Her Trippa, vers des conversations plus policées et savantes. La question du mariage disparaît sous la question ontologique, Être ou ne pas Être. Lorsque Hamlet se pose cette question, il est confronté à une situation de crise qui renvoie à l'adultère, à l'homicide et à la valeur de sa propre existence par rapport à des données morales sociales, telles que l'honneur, le devoir de la caste, mais aussi le bien du royaume. Rien de si grave pour Panurge qui, *a priori*, n'envisage que son bonheur personnel. Mais soudain, derrière une simple question, le gouffre dramatique de l'existence se révèle à ses yeux, celui d'une vie qui lui échapperait sur une simple décision.

A travers Panurge, le philosophe se trouve confronté à une contradiction millénaire qui n'a pas été résolue, et qui ne le sera sans doute jamais, celle de la liberté et du libre arbitre : on sait qu'un acte aura des répercussions (ce qui suppose un amont et un aval de l'acte, principe hologrammatique résumé par Morin dans l'image du tourbillon) en même temps, on sait aussi qu'on est libre de l'accomplir ou non. Jusqu'où vont le déterministe et le libre-arbitre ? À partir de quel moment de sagesse saurai-je que l'acte que je m'apprête à accomplir est parfaitement libéré de causes inexplicables ? Edgar Morin parle alors de « pari éthique » :

Puisque les conséquences d'une action juste sont incertaines, le pari éthique, loin de renoncer à l'action par peur des conséquences, assume cette incertitude, reconnaît ses risques, élabore une stratégie. (*L'Éthique, op. cit.*, p. 58)

Panurge a peur de faire ce pari éthique ! Il pénètre dans cet effroi philosophique : lui qui ne se présente pas du tout en philosophe, sa vitalité physique légendaire et sa liberté d'expression se trouvent soudain empêtrés face à l'action. Il lui faut une morale de l'action, qu'il n'arrive pas à trouver. Le problème n'est pas que philosophique, il est aussi psychologique.

Ce que nous enseignent ces différents dialogues est donc d'abord que la confrontation entre le particulier et le général ne peut aboutir heureusement. Les lois et normes de l'un ne sont pas celles de l'autre. En ce sens, l'erreur de Panurge est de ne pas être aveugle pour accepter sans ciller les théories qui lui sont proposées, encore qu'elles contiennent bien souvent en elles-mêmes le fruit de leur propre contradiction ; ainsi du médecin Rondibilis qui exprime les différentes voies pour échapper au péché de chair, dont l'une de ces cinq voies est justement... d'y succomber ! L'angoisse est totale : tout semble possible, rien n'est faisable.

Le *Tiers Livre* met ensuite en jeu plusieurs problématiques, celle de l'individu engagé dans la matérialité, la réalité du monde (l'amour charnel, les dettes, les relations amicales et sociales...), celle de l'individu livré aux forces psychologiques (l'amour, la jalousie, la concupiscence), celle de l'individu comme force de connaissance paradoxale, enfin des problématiques éthiques entre le devoir et le pouvoir, entre ce qui est voulu et ce qui est réalisé.

Etrangement, c'est donc d'éthique dont Panurge a besoin en ce milieu de XVI^e siècle. Les grandes doctrines et morales, les *auctoritates* appelées à la rescousse par Pantagruel ne permettent pas d'élever l'individu pensant : il reste confronté à ses peurs (« d'être battu, volé, cocu ») sans parvenir à les dépasser. Comment se fait-il que les meilleurs spécialistes contemporains ne parviennent pas à ôter à Panurge des peurs aussi peu spirituelles ? Car enfin, n'est-ce que cela, le risque de mariage, cela tient-il en ces trois mots ? N'y a-t-il rien pour dépasser le fait d'être volé ? La femme du *Tiers Livre* ne sert pas de repoussoir, elle n'est que le miroir des angoisses de Panurge, et de tout un chacun. Car en réalité, quelle action sur terre ne comporte-t-elle pas de risque, quelle entreprise n'emporte-t-elle pas l'échec avec elle ? La rationalité dont parle Edgar Morin, celle qui pousse Panurge à comprendre, devrait tempérer les frayeurs primaires du célibataire, mais elle ne communique pas avec ses pulsions et ses sentiments. Panurge n'arrive pas

à s'élever par la compréhension ; aimanté, il revient à sa lancinante question et ne parvient pas l'autocritique. Il est, en des termes rabelaisiens, séduit « par l'esprit maling »⁴⁴.

Conclusion

J'ai tenté de montrer que Rabelais dans son *Tiers Livre* développait une pensée complexe. L'homme (Panurge le premier) est envisagé dans sa relation complexe avec l'environnement extérieur, l'ordre social, la nature humaine et ses besoins physiologiques. Le débat sur la connaissance prime. Que peut-on savoir, demande Rabelais ? Pas tout, mais beaucoup. La pensée se nourrit de ses erreurs, l'homme de ses errements. Toute l'œuvre montre la dynamique d'une pensée dialogique, progressive et récursive, qui tend à englober l'humain, à présenter un être global, fragile, désemparé en même temps que profondément élaboré. Les trois principes de la pensée complexe y sont donc à l'œuvre.

Le prétexte du mariage (*suasio nubendi*) est idéal pour déployer une argumentation qui ne soit ni *pro* ni *contra* : celle-ci est à la portée de tout bon rhéteur du XVI^e siècle. L'essentiel est ailleurs, il est dans l'esprit de synthèse qui anime la réflexion. La voie médiane, l'*aurea mediocritas* représente une disposition d'esprit mobile, réconciliant les deux extrêmes par le fait que, de façon diverse et en diverses occasions, elle participe de tous deux et les rejette tous deux⁴⁵. Mais elle ne peut advenir sans une philosophie du détachement, pour Rabelais essentiellement d'origine religieuse et paulinienne⁴⁶.

La conciliation des extrêmes n'a pas ici pour but de mener au relativisme, ou à une fatalité pessimiste, mais finalement, de positionner l'homme et sa responsabilité au centre du débat. « Mais jamais l'homme ne doit, sous prétexte que Dieu lui adresse des avis ou lui prodigue ses conseils [...] se croire dispensé d'agir, de cheminer laborieusement, de tracer humblement sa voie », écrit Jean Céard⁴⁷. En ce sens, je lis le *Tiers Livre* de Rabelais comme une œuvre profondément morale, qui remet l'éthique au centre du questionnement épistémologique. La question n'est donc pas tant « Que peut-on savoir ? » que « Comment pouvons-nous apprendre ? ». C'est bien là un des questionnements majeurs d'Edgar Morin. Et pour le reste, il faut s'en remettre à Dieu.

⁴⁴ Rabelais, *Le Tiers Livre*, Le Livre de Poche, Bibliothèque classique, p. 187.

⁴⁵ Cf. M.A Screech, *Rabelais et le mariage*, « Ce que conseille le christianisme évangélique », p. 109.

⁴⁶ On retrouve la citation de saint Paul dans le *Tiers Livre* : « Ceux qui sont mariez, soient comme non mariez ; ceulx qui ont femme soient comme non ayans femme ». (1^{ere} Epitre aux Corinthiens, *La Bible de Jérusalem*, II, 1, v. 29) :

⁴⁷ Jean Céard, *La Nature et ses prodiges*, Droz, p. 158.

Bibliographie

- Rabelais, *Pantagruel*, éd. V. L. Saulnier, Droz, 1965.
Rabelais, *Le Tiers Livre*, Livre de poche, Bibliothèque classique, 1995.
Edgar Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Editions du seuil, Essais, 1973.
Edgar Morin, *La Méthode 1*, Editions du Seuil, coll. Points, 1977.
Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Seuil Essais, [1990], 2005.
Edgar Morin, *La Méthode. 3. La connaissance de la connaissance*, Point Essais, 1986.
Edgar Morin, *La Méthode, 5. L'humanité de l'humanité*, Editions du seuil, Essais, 2001.
Edgar Morin, *La Méthode 6. L'Éthique*, Seuil, 2004.
M. A. Screech, *Études Rabelaisiennes XVIII*, « Le Mariage de Rabelais », [1958] Droz 1992.
Saint Paul, « *Épîtres aux Corinthiens* », La Bible de Jérusalem, ed. du Cerf, Pocket, 1998.
Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, Gallimard, Seuil, 2001.
V.L. Saulnier, *Rabelais dans son enquête*, SEDES, ([1957] 1983).
Jean Céard, *La Nature et ses prodiges*, Droz.

Table des matières

Contenu

Introduction	1
I. La quête / l'enquête	3
1. La quête / Partir	3
2. L'enquête / chercher	4
II. La tragédie du savoir.....	6
1. La tragédie	6
2. <i>Homo sapiens / homo demens</i>	7
3. L'amour de soi.....	10
III. De la nécessité morale	12
1. Entre hier et aujourd'hui.....	12
2. Valeurs de la quête	13
3. L'auto-éthique	14
Conclusion.....	16
Bibliographie	17
Table des matières	17